



BENOIT VIDAL

# GASTON EN NORMANDIE

éditions  
FOLL

# AVANT-PROPOS

Olivier Wieviorka,  
professeur des universités  
à l'ENS Paris-Saclay

Le 6 juin 1944 constitue une date assurément capitale dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Ce jour-là, en effet, des milliers de soldats anglo-américains s'élancent sur cinq plages normandes, un débarquement qui prélude à la libération de la France.

Confiée au général américain Dwight Eisenhower, l'opération Overlord se décompose en trois phases. Dans la nuit du 5 au 6 juin, tout d'abord, des troupes aéroportées américaines et britanniques prennent position, au pied du Cotentin et à l'est de Caen. Un gigantesque bombardement aérien se déchaîne ensuite pour anéantir les défenses allemandes, avant que les navires de guerre ne prennent le relais, en déclenchant le feu de leurs canons. Les soldats, enfin, débarquent au sens strict du terme, à l'aube. Au grand soulagement des stratèges anglo-américains, le plan prévu est, dans ses grandes lignes, exécuté et réussi. Au soir du jour le plus long, 156 000 hommes ont pris pied sur le littoral normand et les pertes (10 000 morts, blessés et disparus) sont inférieures aux prévisions pessimistes des états-majors (25 000).

La campagne qui suit, en revanche, est terrible, en raison de la résistance de la Wehrmacht, de la pluie, et du bocage qui entrave l'avance des chars. Du coup, les Alliés restent, de longues semaines durant, enfermés dans une étroite tête de pont. Certes, les Américains parviennent à capturer le Cotentin et Cherbourg; mais les Britanniques échouent à saisir Caen, malgré les coûteuses offensives déclenchées par le vainqueur d'El Alamein, le général Montgomery. Il faut donc attendre le 25 juillet et l'opération Cobra pour que la situation se débloque. Les Américains percent dans la région d'Avranches, les lignes allemandes s'effondrent, ce qui ouvre la voie à une libération de l'Hexagone d'autant plus rapide qu'un corps expéditionnaire franco-américain a débarqué, le 15 août, sur le littoral méditerranéen. La délivrance de Paris, le 25 août 1944, couronne cette chevauchée fantastique qui renoue avec la Blitzkrieg de 1940.

Ces événements sont d'autant mieux connus qu'ils ont été, au fil du temps, retracés par le cinéma hollywoodien et célébrés lors de commémorations solennelles. *Le Jour le plus long* comme *Il faut sauver le soldat Ryan* ont présenté le D-Day sous les couleurs de l'épopée – tandis que les cérémonies organisées à partir de 1984 sur les plages normandes rappellent le sens et la portée d'une opération victorieuse.

Le livre de Benoit Vidal, pourtant, se démarque de cette approche: il ne retrace ni la bataille de Normandie ni les hauts faits des guerriers alliés. Il se propose de présenter le débarquement et ses suites à hauteur d'homme, tels que les événements ont été vécus par des Français moyens — sa famille en l'occurrence. Une approche bienvenue, dans la mesure où la destinée des Normands durant ces journées historiques a été, de longues années durant, largement occultée.

Jusqu'en 1944, la Normandie avait été relativement épargnée par les ravages de la guerre. Éloignée du front, elle avait peu souffert durant la campagne de France; son agriculture prospère garantissait à la population un approvisionnement décent, à la différence des régions déshéritées, le Languedoc ou le Nord par exemple; la répression allemande, pour intolérable qu'elle fût, restait relativement limitée: le Parti communiste français était faiblement implanté, la communauté juive restait d'une taille modeste et la résistance se montra moins active dans le bocage normand que dans les hauteurs alpines.

Cette quiétude — toute relative — ne tarda pas à se muer en enfer. À partir de 1944, en effet, la Normandie subit de violents bombardements — sur Rouen par exemple. Ils redoublèrent à partir du 6 juin, dans le cadre de l'opération Overlord. Les appareils de la RAF et de l'US Air Force pilonnèrent alors villes, ponts et centres ferroviaires; les bâtiments alliés déclenchèrent de violents tirs navals, pour réduire les défenses allemandes; et les troupes anglo-américaines avancèrent, sans toujours se soucier de protéger la vie des civils. Soudainement, donc, la Normandie se mua en champ de bataille. Le bilan se passe

de commentaires: 14 000 civils périrent en Basse-Normandie durant l'été de 1944, dont la moitié, sans doute, en raison du pilonnage aérien mené entre le 6 et le 15 juin. Au total, donc, les Normands vécurent tout à la fois l'enfer — le déluge de feu — et le paradis — puisqu'ils furent, les Corses exceptés, les premiers Français à être libérés.

En se tenant au plus près des individus plongés dans la tourmente de la guerre, Benoit Vidal rappelle la complexité de leurs attentes et de leurs attitudes. Tous les Français guettaient fiévreusement le débarquement — un événement aussi espéré qu'attendu; tous se réjouirent de la libération et du départ d'un occupant honni; beaucoup acceptèrent les sacrifices que la guerre exigeait — la destruction de leurs biens notamment, quoique Bayeux ait été, par un improbable miracle, préservé des destructions qui endeuillèrent la plupart des communes normandes. La ville fut, le livre le rappelle, épargnée et se métamorphosa en refuge. Des milliers de Normands affluèrent tandis que les écoles, la halle et l'église se muèrent en hôpitaux de fortune où les innombrables malades et blessés étaient, tant bien que mal, soignés. L'arrivée des soldats alliés, enfin, provoqua un choc. D'abord en raison de leur frugalité. Les rations froides constituèrent de longues semaines durant l'ordinaire des troupes, et l'on comprend que de nombreux Normands, suivant Joséphine, aient eu à cœur de bien nourrir leurs libérateurs (le calvados, généreusement versé, eut en revanche des effets moins heureux sur de jeunes hommes souvent peu familiers des alcools forts). Surtout, les soldats américains apportaient aussi avec eux la décontraction, la modernité et le jazz, ce qui frappa profondément Gaston comme d'autres Français qui vivaient, on l'a parfois oublié, dans un pays à bien des égards archaïque.

Quelques ombres, en revanche, ternirent les joies de l'été 1944. Les bombardements, tout d'abord, confrontèrent les civils à des choix déchirants. Les uns optèrent pour le départ, dans des conditions difficiles. La seule région de Coutainville, par exemple, comptait 15 000 réfugiés qu'il fallut héberger et nourrir;

d'autres — comme la famille de Benoit Vidal — préférèrent rester, mais furent soumis à rude épreuve. À Caen, régulièrement bombardée par l'aviation alliée, bien des habitants se terraient dans les caves. De même, les premiers jours de la bataille de Normandie furent brutaux. Parfois, les belligérants des deux camps, plutôt que de traiter leurs prisonniers selon les lois de la guerre, les exécutèrent, un sort qui frappa sans doute le soldat britannique que Joséphine aperçut rue Royale. Et la paix venue se solda trop souvent par de sordides règlements de comptes. Certes, le département du Calvados n'enregistra que douze exécutions sommaires — un chiffre modeste au regard d'autres départements — mais il n'échappa pas aux tontes des femmes présumées collaboratrices, un spectacle qui choqua. Les ondes du conflit, enfin, se propagèrent bien après la défaite du Reich. Les « enfants de boches », soit quelque cent mille individus, vécurent dans l'opprobre, en France comme dans les autres pays européens, ce qui explique que certains aient opté pour l'exil, à l'instar du fils de la jeune femme croisée par Joséphine qui préféra fuir vers l'Australie plutôt que de subir, sa vie durant, les regards outragés.

L'histoire vue par le bas, comme disent les historiens, ne correspond donc qu'imparfaitement à l'histoire vue d'en haut. Les individus ne retiennent que ce qu'ils ont vu, ainsi que les événements, ou les émotions, qui les ont marqués. Ils peinent parfois à transmettre leurs souvenirs à leurs proches, par pudeur ou pour dissimuler des secrets de famille. Le lecteur le découvrira : la famille de Benoit Vidal n'échappe pas à cette loi. À ce titre, son ouvrage est riche d'enseignements, parce qu'il ramène la grande épopée du débarquement à ses proportions humaines. On comprend, dès lors, que le développement du tourisme mémoriel, à Bayeux par exemple, puisse choquer les témoins dans la mesure où il ne correspond pas, tant s'en faut, à leur vécu. Mais l'histoire officielle, telle qu'elle s'exprime via les commémorations, les musées ou les cérémonies, a longtemps ignoré le sort des civils normands. Ainsi, bien peu de monuments ont célébré les souffrances endurées par les habitants ou les

victimes des bombardements, dont le souvenir ne se transmettait que dans la pénombre des familles. La Normandie préférerait, il est vrai, communier dans une vision héroïque du Jour J et célébrer ses libérateurs plutôt que de rappeler que ses habitants avaient parfois souffert des opérations alliées. Benoit Vidal répare en partie ces omissions : l'histoire des petites gens s'intègre au grand récit, national et international, du débarquement.

Pour ce faire, l'auteur utilise une forme rarement employée : le roman-photo. Ce moyen d'expression est très adapté pour faire revivre ces journées historiques. Car il met en valeur la parole des témoins tout en donnant à voir ce qu'ont été le débarquement et la bataille de Normandie, au ras des clochers et des pâturages. Il mêle aussi aux témoignages des documents d'époque — photographies et journaux avant tout — qui dialoguent avec la voix des survivants. Mémorialiste, l'auteur se fait parfois historien : loin de tenir pour acquis le discours des acteurs, il les interroge, les questionne, et les confronte aux documents exhumés, eux-mêmes passés au crible de la critique. La grande histoire dialogue ainsi avec les « choses vues » dans un récit, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, tout à la fois documenté et vivant. Nul doute que le lecteur découvrira ainsi une autre face de l'opération Overlord, éloignée des représentations iconiques, mais qui, par l'attention portée à cette France d'en bas si souvent oubliée, apporte un regard inhabituel sur ces journées décisives.

# PROLOGUE



À la fin des années 2000, je prenais souvent le train de nuit pour aller à Toulouse.



Je rendais visite à Joséphine, ma grand-mère paternelle, qui fêta ses cent ans en 2009.

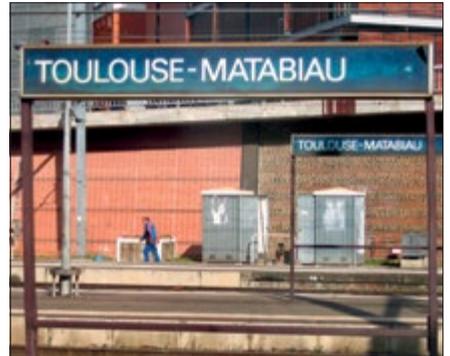
Je partais toujours avec un de mes trois enfants.



Chacun son tour, à tour de rôle.



Pour une fin de semaine en tête à tête.



Pour construire des moments qui seront plus tard leurs souvenirs.

De Matabiau, nous prenions un car régional qui nous conduisait à travers la campagne.



On traversait des villages...



... des villages de briques roses.



Au loin, par beau temps, on voyait les Pyrénées.



C'était long.





Enfin nous arrivions à Rieumes.



Devant la maison de Joséphine, il y avait une tour Eiffel.

Enfant, cette tour Eiffel me fascinait.

Aujourd'hui, elle me rappelle de nombreux souvenirs.

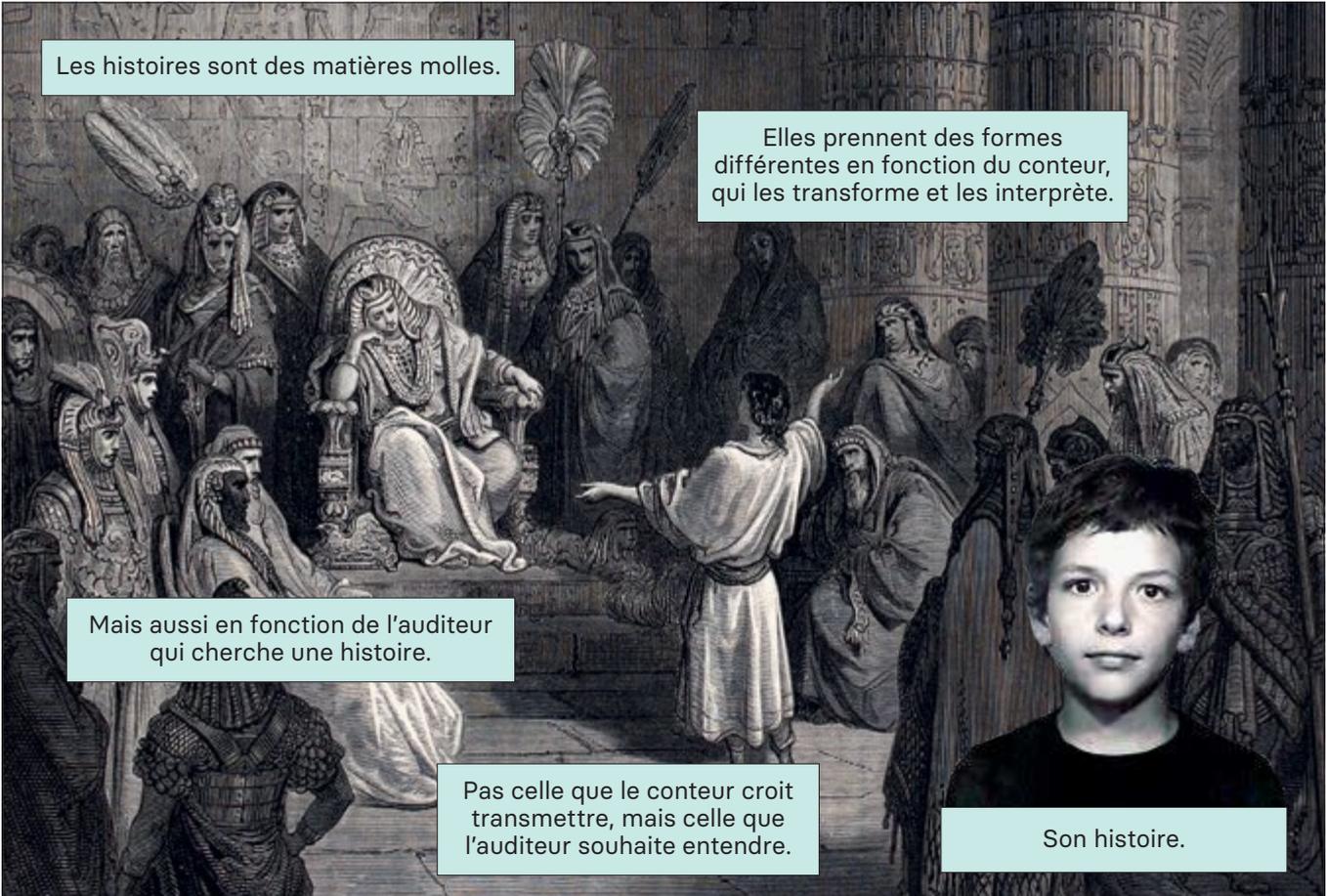


Joséphine avait elle aussi beaucoup de souvenirs.

Elle aimait les raconter.

Et j'adorais les écouter.





Les histoires sont des matières molles.

Elles prennent des formes différentes en fonction du conteur, qui les transforme et les interprète.

Mais aussi en fonction de l'auditeur qui cherche une histoire.

Pas celle que le conteur croit transmettre, mais celle que l'auditeur souhaite entendre.

Son histoire.

J'ai souvent enregistré Joséphine.



Et parmi toutes ses histoires, ce sont ses souvenirs de guerre auxquels j'ai longtemps été le plus sensible.



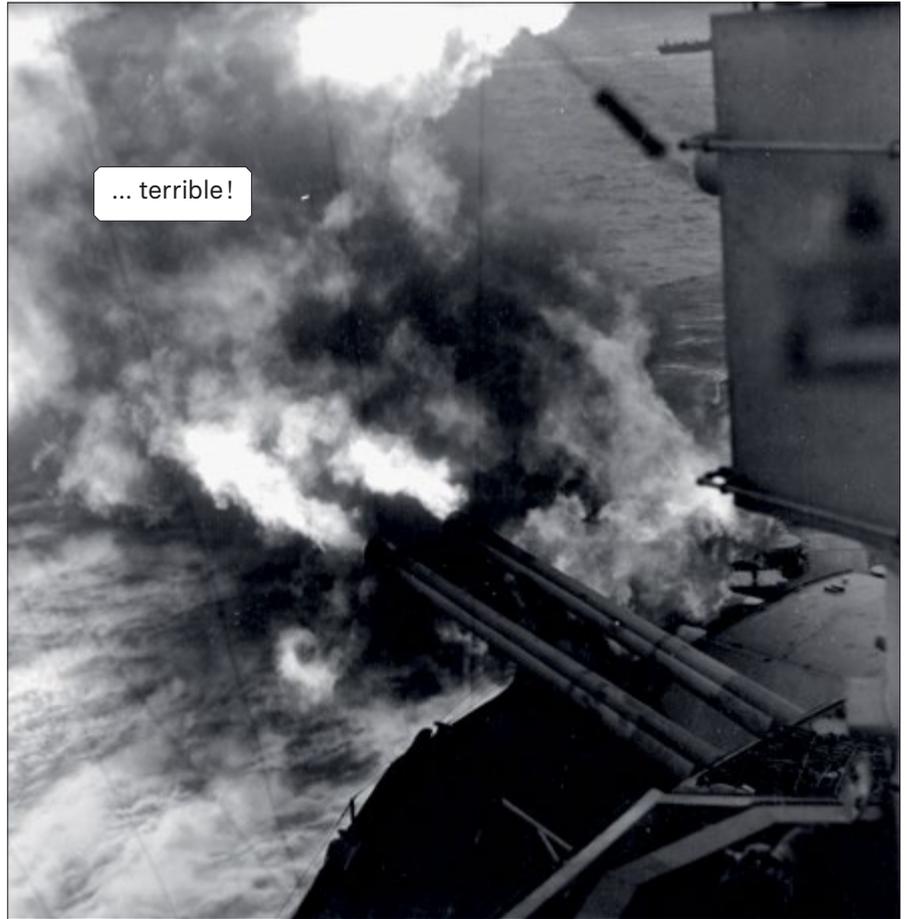
Ses souvenirs du débarquement.

# LE 6 JUIN DE JOSÉPHINE





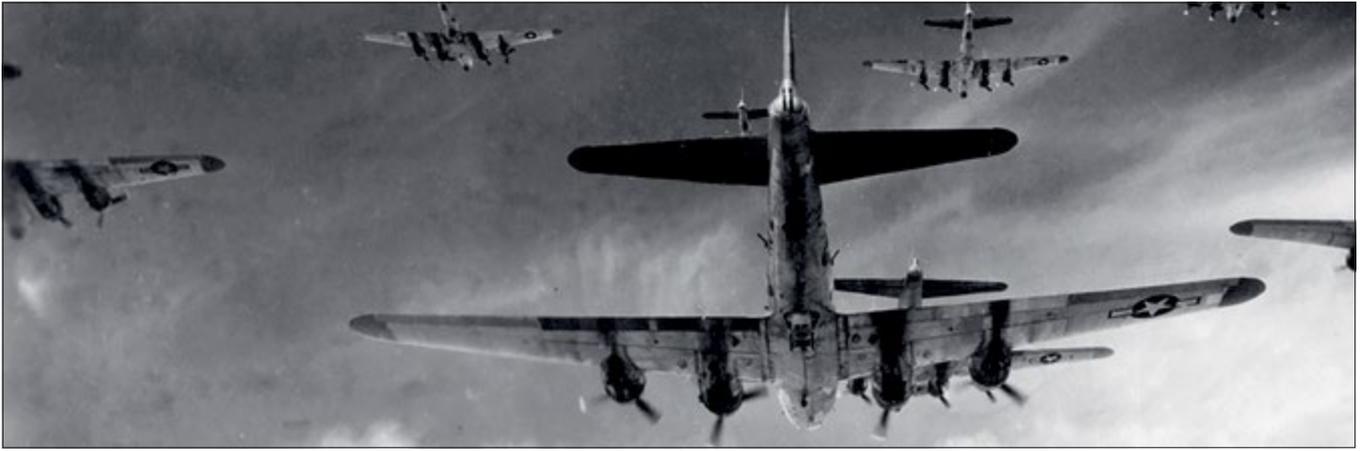
Le jour du débarquement...



... terrible!



Ça tombait de partout, tout le temps.



Dans la matinée, j'ai dit: « On ne va pas rester. »



« Je m'en vais avec les enfants. »

Gaston, mon père, et ses trois sœurs.



Je les ai habillés tous les quatre avec des manteaux jusque-là.



J'avais fagoté tous les costumes qu'ils avaient.

Pour emporter le plus d'affaires possible.



Ils étaient gros comme ça!



Alors quand on a vu ça, alors, la crise de rire!

Une rigolade!



Mais une crise alors... Toute la famille a rigolé!



On n'en pouvait plus!



Alors le propriétaire de la maison...



... il avait une épicerie, et là, il avait des réserves.

Il avait du vin et tout ça dans les caves.



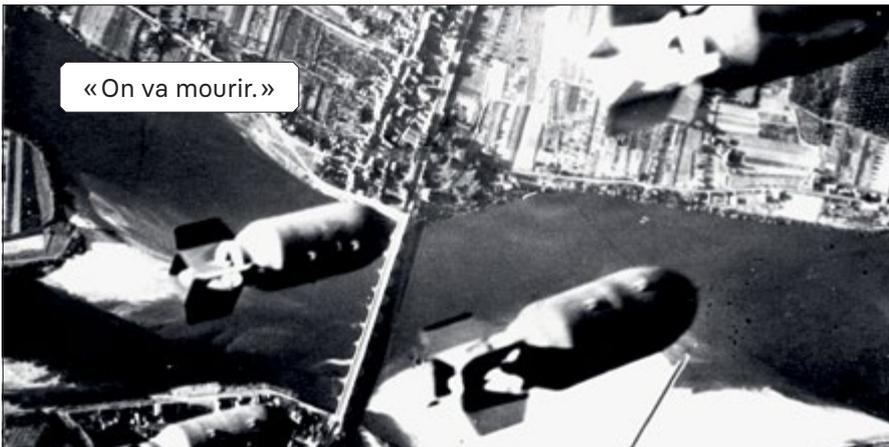
Il venait tous les matins.



Alors il passe, il entre sous le porche et nous dit: «Mais où allez-vous?»



Je dis: «Mais vous voyez, monsieur Proudhon, tout ce qui tombe!»



«On va mourir.»



«Eh bien écoutez, il a dit, faites comme moi.»



«Remontez chez vous, déshabillez les enfants, et attendez.»

«J'ai fait la guerre de quatorze, et je sais ce que ça veut dire, faire la guerre. Si on doit y passer, on mourra tous. Sinon, eh bien, on sera sauvés.»



«Remontez dans votre maison et ne bougez plus.»

Et heureusement!



Le 6 juin 1944, le Jour J, est le premier jour de la bataille de Normandie.

À trois heures trente du matin, les premiers parachutistes anglais et américains sont largués à proximité des plages défendues par les troupes allemandes.



L'opération *Overlord* vient de commencer.

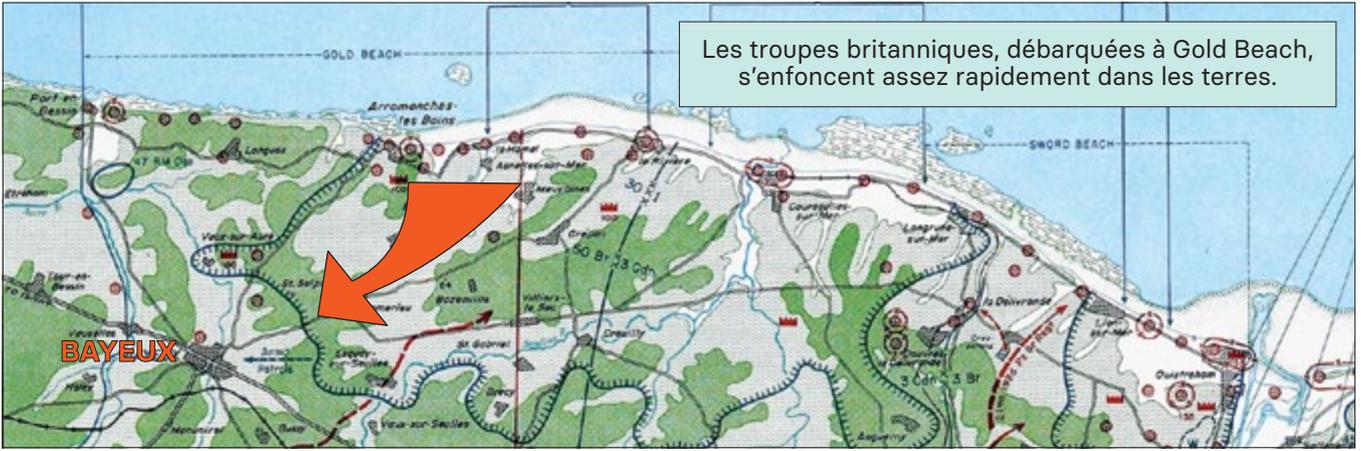


Elle est dirigée par le général Eisenhower.

On dit que c'est la plus grande opération militaire de l'Histoire par l'importance des moyens mis en œuvre.



Ce matin-là, plus de cinq mille sept cents bateaux escortés par près de mille deux cents navires de guerre déchargent près de cent cinquante-six mille combattants sur les plages normandes.



Les troupes britanniques, débarquées à Gold Beach, s'enfoncent assez rapidement dans les terres.



Après avoir conquis trois batteries allemandes, elles arrivent aux portes de Bayeux le 6 juin au soir.



La ville est prise le lendemain et devient la première grande ville française libérée sur le continent.



Le premier Anglais que j'ai vu...

Oh le pauvre! N'en parlons pas...



C'est terrible!



Il y avait à peine dix minutes qu'ils avaient commencé à débarquer.

Il restait quelques Allemands de par-ci par-là.



Ces deux salauds, ils étaient là.



Le tout premier Anglais, ils l'ont attrapé.



Ils le tenaient par le bras, là, et ils étaient tous les deux avec la mitraillette, là...

... prêts à tirer sur tout le monde.



Le pauvre gamin, il venait de mettre les pieds sur le sol.



Ils l'ont attrapé et ils étaient obligés de passer devant ma porte.

Dans la rue Royale, quoi.



Ah! Il nous a regardés avec des yeux... qui disaient:

« Sauvez-moi, ça y est, ils vont me... »



Ce regard, je ne l'oublierai jamais.



Seulement, on ne pouvait rien!



Qu'est-ce qu'on pouvait faire?

De se faire tuer tous, pour ce petit qu'on n'aurait pas pu sauver, c'était pas possible.



Ils le tenaient avec la mitrailleuse.

Pauvre gosse.



Quand même Pépé, s'il avait pu leur sauter dessus, il l'aurait fait.

*Pépé, c'est Lucien, mon grand-père paternel.*



Il est allé mourir à deux pas, là! C'est...

C'est dur, c'est...



Ce regard... Je n'ai pas supporté, ça a manqué me tuer.

Tu sais qu'un gosse de vingt ans va être tué, et tu es là, impuissante!



Je me suis sentie coupable.

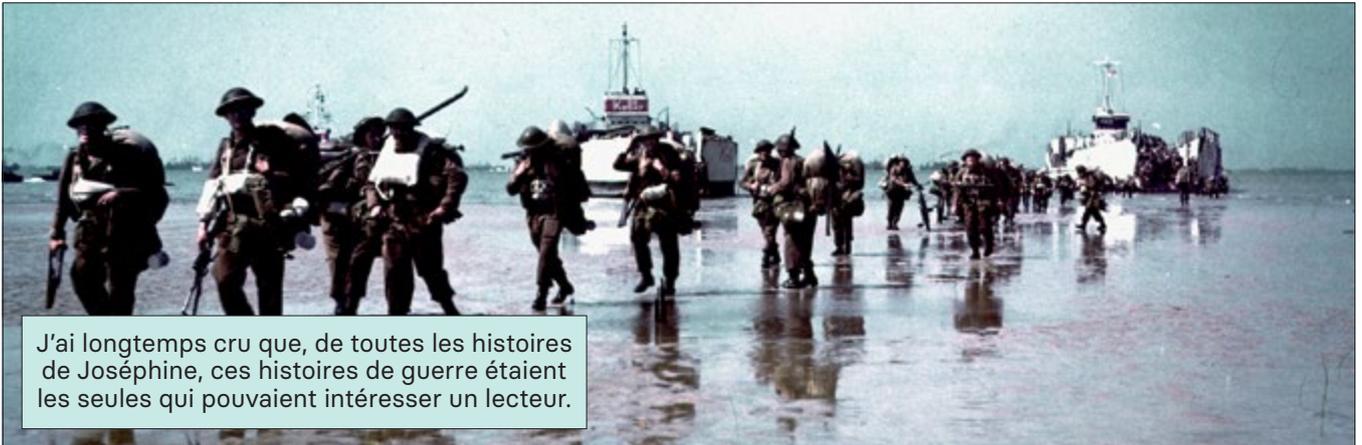
Vingt ans, c'est à peu près l'âge que j'avais lorsque j'ai commencé à enregistrer les souvenirs de Joséphine sur le débarquement.



Dès cette époque, j'avais envie d'en faire un livre.



Joséphine apportait le témoignage d'une mère ordinaire sur des événements extraordinaires.

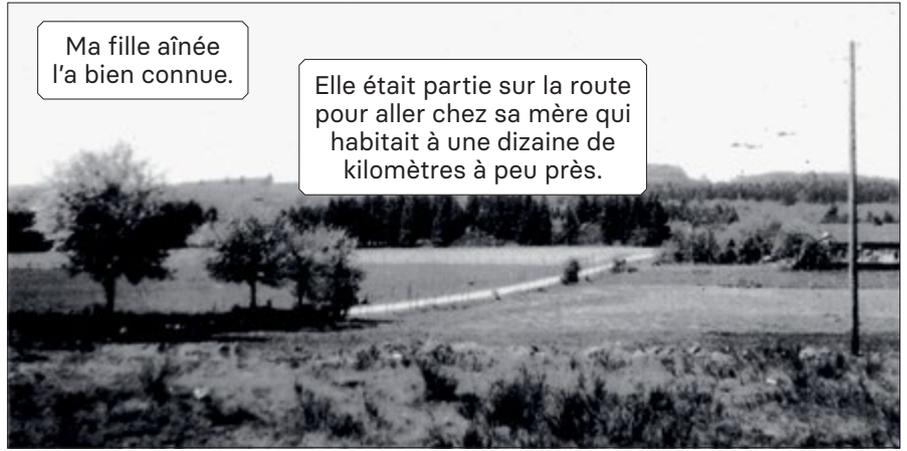


J'ai longtemps cru que, de toutes les histoires de Joséphine, ces histoires de guerre étaient les seules qui pouvaient intéresser un lecteur.

Parce que s'y croisaient une histoire familiale et l'Histoire avec un grand H...

... celle qu'on apprend à l'école, dont on parle dans les médias et dont on fait des films ou des romans.







Une fois, on a ressorti un homme scalpé de sous une pierre de cinq cents kilos.



Parce qu'il y a des carrières près de Caen.



Et certains sont allés se réfugier là.



Dans les carrières.



À un moment donné, il est tombé une bombe qui a déplacé les pierres.



Et il y avait un couple, le mari, la femme, et un bébé d'un mois.



Le mari s'est retrouvé séparé de sa femme.



Impossible de sortir!



Alors les gens se sont aidés entre eux.



Ils sont venus avec des pieux.



Et l'homme, il allait finir de mourir.





Et on l'a apporté à Bayeux pour l'opérer et tout ça.



Il y en a d'autres qui sont restés derrière la pierre, morts, là.



Ils n'ont pas pu s'en sortir.



Et alors le bébé: intact!



Un bébé miraculé.



Un tout petit bébé, comme ça.

Il se le tenait contre lui...



Il a raconté: « J'ai pensé mourir, alors j'ai commencé à le serrer, je pouvais pas le lâcher... »



Celui-là, il revenait de loin, hein ?



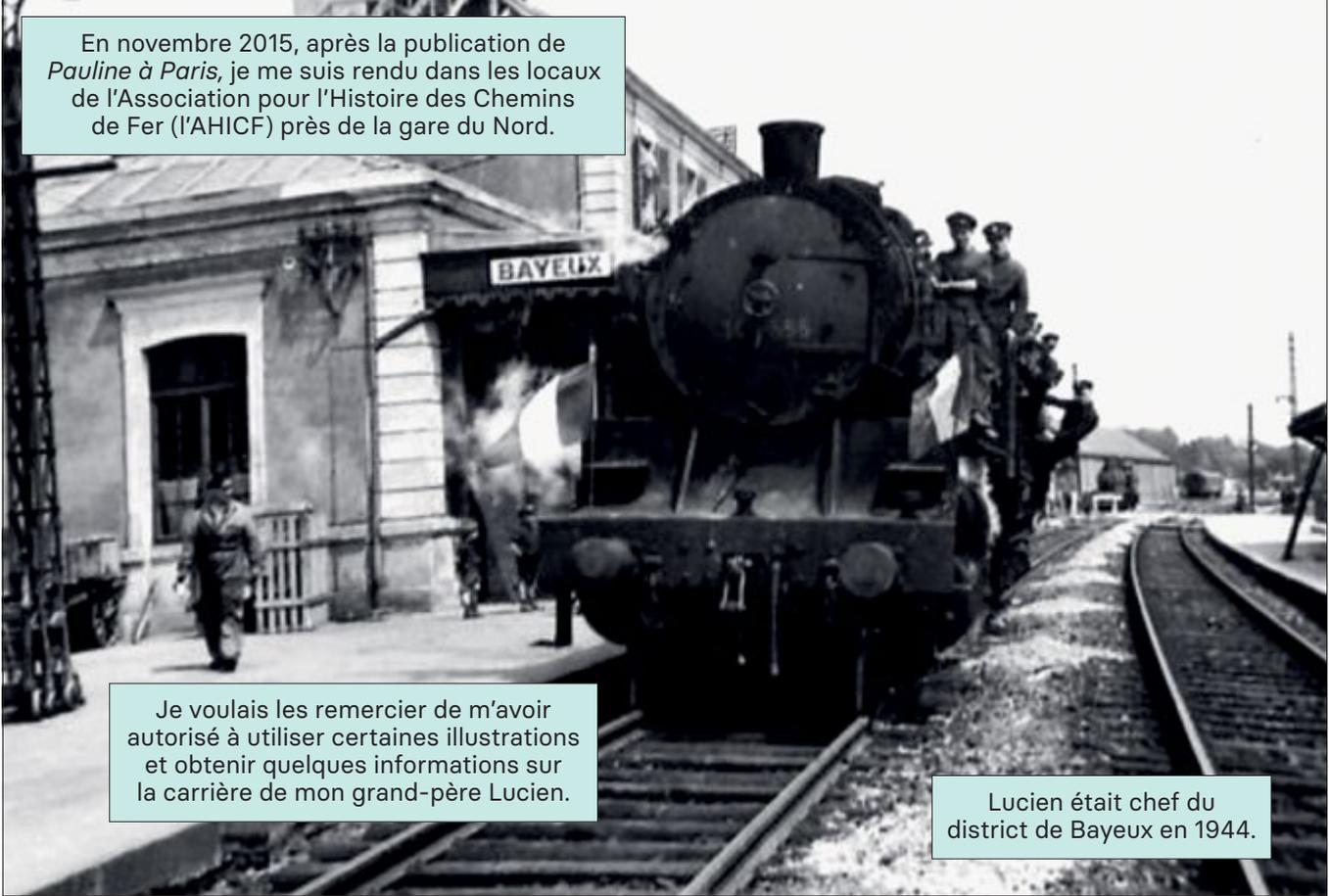
Cette histoire du bébé miraculé est la toute première que j'ai retranscrite en roman-photo.



Une histoire que j'avais choisie au hasard parmi mes enregistrements.



Et si cette histoire terrible d'un père et de son fils miraculé était une clef pour entrer dans un autre récit plus personnel ?



En novembre 2015, après la publication de *Pauline à Paris*, je me suis rendu dans les locaux de l'Association pour l'Histoire des Chemins de Fer (l'AHICF) près de la gare du Nord.

Je voulais les remercier de m'avoir autorisé à utiliser certaines illustrations et obtenir quelques informations sur la carrière de mon grand-père Lucien.

Lucien était chef du district de Bayeux en 1944.



J'avais demandé à mon père, Gaston, de m'accompagner car il détenait un témoignage très intéressant: le rapport du service social des chemins de fer de Caen, rédigé en 1944.

Gaston avait presque quatre-vingts ans en 2015.

Ce jour-là, j'ai été témoin d'une scène inattendue.



Devant les deux archivistes, mon père a raconté ses propres souvenirs.

Les souvenirs d'un gamin de sept ans.



J'ai réalisé alors que si j'avais enregistré ma grand-mère parler du débarquement, je n'avais jamais interrogé mon père.

Et pourtant, il était là, lui aussi.

Ce jour-là, j'ai compris deux choses.



La première, c'est que pour raconter le débarquement, il fallait que je croise les souvenirs de Joséphine avec ceux de Gaston.



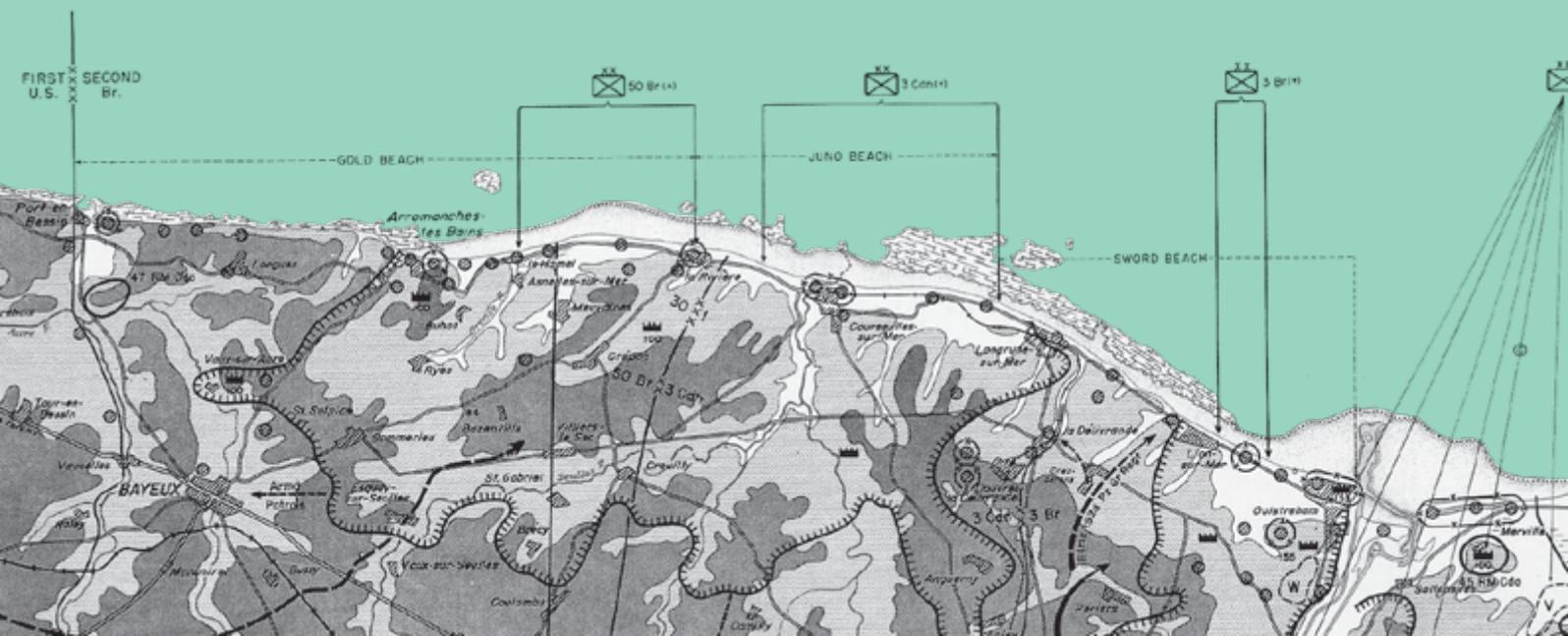
La seconde, c'est que ma fascination pour ces histoires n'était pas uniquement liée au débarquement.

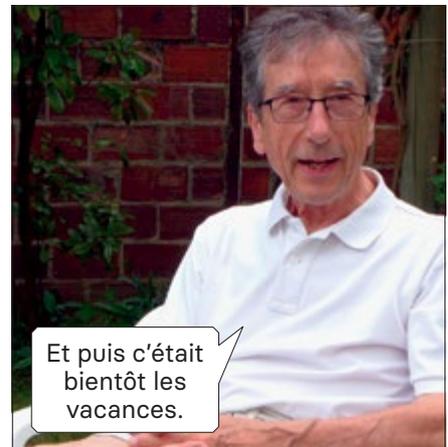


Mais c'est parce qu'elles me racontaient quelque chose de plus intime sur mon père.



# LE 6 JUIN DE GASTON

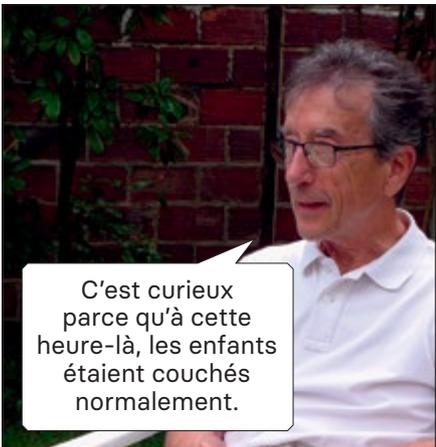






Et une nuit de juin, c'est le débarquement.

Il devait être quatre ou cinq heures du matin, et moi j'étais réveillé.



C'est curieux parce qu'à cette heure-là, les enfants étaient couchés normalement.



Je ne sais pas pourquoi, mais je me vois dans la cuisine.



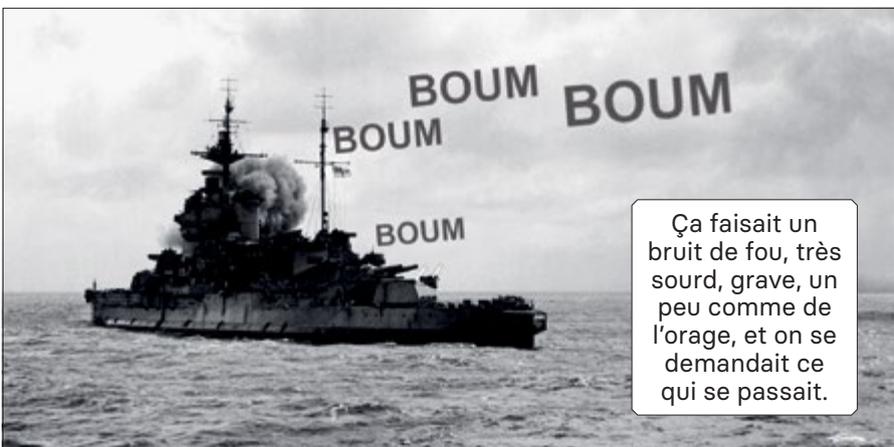
Et ma mère arrive en me disant: « Mais qu'est-ce que tu fais là ? »



Et puis on entendait des bruits, des bruits sourds, très loin.



C'étaient les cuirassés qui bombardaient les blockhaus sur la côte.



Ça faisait un bruit de fou, très sourd, grave, un peu comme de l'orage, et on se demandait ce qui se passait.



Et puis mon père est sorti.



## BIBLIOGRAPHIE

Joséphine Vidal Camguilhem,  
« Une Rieumoise au cœur du débarquement »,  
*Le bulletin de l'association Savès Patrimoine*,  
pp.14-65, 2011

Cette association a publié les lettres écrites par Joséphine durant les mois qui ont suivi le débarquement. Ne pouvant pas les envoyer à cause des événements, elles ont été conservées puis retrouvées en bloc des années plus tard.

*Le rapport de Mlle Kaffin, Service social S.N.C.F.,  
arrondissement de Caen, été 1944*

C'est en lisant ce rapport que j'ai découvert que l'histoire du bébé miraculé racontée par Joséphine n'était pas une invention. Jusqu'alors, je doutais de la présence de carrières dans les environs de Caen et je pensais que Joséphine confondait plusieurs histoires.

Cédric Neveu, Isabelle Aubé, Dominique Hérouard,  
*Été 44 : Bayeux ville-hôpital, Société des sciences,  
arts et belles-lettres de Bayeux, 2004*

Cet ouvrage recense des témoignages de personnes ayant travaillé dans les écoles transformées en hôpitaux. Gaston, mais aussi sa sœur aînée, y ont retrouvé des noms de personnes qu'ils avaient connues.

David Bellamy, « De Gaulle et la Normandie »,  
*Études Normandes*, 45<sup>e</sup> année, n°3, pp.4-28, 1996

C'est dans cet ouvrage que j'ai découvert que de Gaulle avait visité Bayeux en 1945, et que la fameuse photographie de Gaston ne datait ni du discours de 1944, ni de celui de 1946.

Jean Quellien, « Été 1944: Bayeux, capitale de la France libérée », *Cahier des Annales de Normandie*, n°35, 2009

J'ai retrouvé dans cet ouvrage historique les faits que je connaissais à travers la mémoire familiale.

## ICONOGRAPHIE

Les sources détaillées des illustrations utilisées dans cet ouvrage sont disponibles sur le site internet des éditions FLBLB ([www.flblb.com](http://www.flblb.com)), à la page dédiée à ce livre.

Projet PhotosNormandie, Conseil régional de Basse-Normandie, ©DR National Archives USA: p14 c2 à 4; p15 c1 et 2; p16 c5; p17 c2; p18 c4 et 5; p19 c1, 7 et 8; p22 c2, 6 et 9; p23 c5 et 10; p30 c4 et 7; p31 c1; p32 c2, 4 et 5; p33 c5 et 9; p34 c4; p36 c3 et 8; p37 c7 et 9; p38 c2 et 4 à 8; p39 c8; p41 c2; p46 c5 et 9; p47 c3 et 6; p48 c2; p51 c2; p52 3 et 6; p53 c2 et 4; p54 c6 à 8; p55 c5 et 7; p56 c3 et 4; p64 c4 et 10; p65 c1 à 3, 5 et 8; p66 c7; p67 c3, 6 et 8; p70 c3 et 8; p71 c1; p72 c2; p73 c3 à 5 et 7; p74 c7 et 9; p75 c2, 3, 7 et 8; p76 c7 et 8; p77 c4, 2 et 6; p79 c9; p80 c1; p81 c4; p82 c1 et 6; p83 c10; p84 c4; p85 c1 à 9; p92 c1 à 4; p93 c9; p97 c4 et 8; p100 c6; p101 c1; p107 c1; p110 c9; p111 c1; p117 c2, 3 et 5; p118 c1 et 9; p119 c2, 3 et 6; p121 c4 à 6; p122 c3 et 5; p123 c4; p125 c1 et 7 à 10; p126 c9; p134 c2; p135 c2; p142 c1; p143 c1 et 3.

Projet PhotosNormandie, Conseil régional de Basse-Normandie, ©DR National Archives Canada: p21 c4; p23 c3; p25 c2 et 7; p30 c7; p33 c9; p41 c6; p49 c2; p55 c9; p56 c6 et 8; p62 c1 à 3 et 5; p84 c1 et 2.

Projet PhotosNormandie, Conseil régional de Basse-Normandie / Ville de Cherbourg-Octeville, ©DR Coriallo-Ville de Cherbourg-en-Cotentin: p16 c6; p81 c2; p119 c4; p133 c7.

Imperial War Museum, ©DR IWM: p17 c7; p18 c1 et c2; p19 c2 et 3; p26 c5; p27 c4 et 5; p31 c5 et 7; p39 c7; p41 c4 et 5; p48 c7; p49 c1; p52 c2; p53 c5 et 7; p56 c1; p66 c4 et 5; p67 c1; p73 c1; p78 c1 à 3; p79 c7; p81 c6; p85 c11; p99 c4; p100 c7; p104 c3, 5, 6 et 11; p105 4, 5, 7 et 8; p106 c1 à 3; p108 c5; p111 c 7; p122 c4; p123 c2; p143 c2; p146 c1 et 2; p147 c3.

Bundesarchiv, CC-BY-SA 3.0, via Wikimedia Commons, ©DR Bundesarchiv: p31 c6; p36 c1, 4, 6 et 7; p47 c5; p95 c4; p98 c 2; p99 c8 et 9; p100 c4 et 5; p122 c2; p123 c7; p124 c4, 7 et 9; p128 c5.

Site Gallica, ©DR Gallica.bnf.fr / BNF: p10 c1; p17 c3; p45 c3 et 5; p73 c6; p86 c1; p128 c1; p129 c9; p131 c3 et 5; p132 c2 et 3; p136 c2 et 7; p137 c2 et 5; p144 c3 à 5 et 7; p149 c3.

Projet PhotosNormandie, Conseil régional de Basse-Normandie, ©DR Library of congress: p18 c3; p138 c2; p147 c5.

Médiathèque André-Malraux de Lisieux, ©DR Médiathèque de Lisieux: p111 c5 et 6.

Société Historique de Lisieux, ©DR Société Historique de Lisieux: p86 c2 et 3; p87 c5.

Archives nationales des Pays-Bas, Licence CC0, ©DR Archives nationales des Pays-Bas: p36 c2.

Société d'Histoire de Mutzig et environs, collection de Xavier Orthlieb, ©DR Xavier Orthlieb: p138 c5.

Collection Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur, ©DR Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur: p86 c4 et 6.

Musée d'art et d'histoire Baron Gérard, Bayeux, ©DR MAHBG: p51 c8.

Diverses sources, ©DR: p12 c3 et 4; p16 c2 et 8; p20 c9; p24 c2, 4 et 8; p25 c4; p39 c9; p40 c6 et 7; p44 c3 à 5; p45 c1; p46 c7; p47 c4 et 8; p48 c5; p51 c9; p52 c9; p57 c4; p60 c5; p61 c3; p62 c7; p63 c5 et 7; p64 c7; p66 c6; p70 c2; p71 c5; p72 c4 et 5; p73 c9; p74 c4; p75 c1; p78 c4; p79 c5; p80 c3, 4 et 6; p82 c2; p83 c2, 4 et 6; p87 c2; p90 c4; p91 c8; p92 c6; p94 c5; p95 c8; p97 c2; p98 c5 et 7; p99 c2; p104 c2 et 12; p105 c2 et 3; p106 c6; p107 c2, 3 et 9, p108 c5 et 6; p109 c1, 3 et 4; p111 c8; p112 c1 à 3 et 6 à 8; p113 c1, 2, 7 et 8; p117 c4; p118 c7; p120 c1 et 5 à 7; p121 c1 à 3; p122 c7; p123 c6; p126 c2 à 4 et 7; p127 c4 et 11; p126 c3 et 6; p129 c1, 3 et 7; p130 c2, 3 et 8; p131 c9 à 11; p134 c6 et 7; p135 c8; p136 c5; p137 c4 et 6; p138 c7 et 9; p139 c1; p142 c6; p143 c5; p144 c1 et 2; p148 c2, 4 et 5; p152 c3; p153 c1, 4 et 5 .

Toutes les autres illustrations :  
photographies et photo-montages de l'auteur,  
Droits de reproduction réservés ©Benoit Vidal.

## **De Benoit Vidal**

*Pauline à Paris*, éditions FLBLB

*Charogne*, avec Borris, éditions Glénat

*L'effet schizomètre : quand l'art brut dégivre la psychopathologie*, éditions Epel

## **Dernières parutions aux éditions FLBLB**

*Petite histoire des colonies françaises* (nouvelle édition), Grégory Jarry & Otto T.

*La Déflagration des buissons*, Julie Chapallaz

*Être un homme, comment et pourquoi*, Albert Monteys

*Ralentir dans les virages*, Lénon

*Avaler la Terre*, Osamu Tezuka

*Debout l'humanité !*, Osamu Tezuka

*Jérôme d'Alphagraph*, Nylso

*La Fin de juillet*, Maria Rostocka

*Le coup de boule est parti tout seul*, Rémi Lucas & Otto T.

Des compléments sont disponibles sur le site internet de l'auteur :  
<http://benoitvidal.canalblog.com/>

Publié avec l'aide du Centre national du livre et de la région Nouvelle-Aquitaine.

© Benoit Vidal et les éditions FLBLB, 2022

ISBN : 978-2-35761-327-0 • Dépôt légal : deuxième trimestre 2022

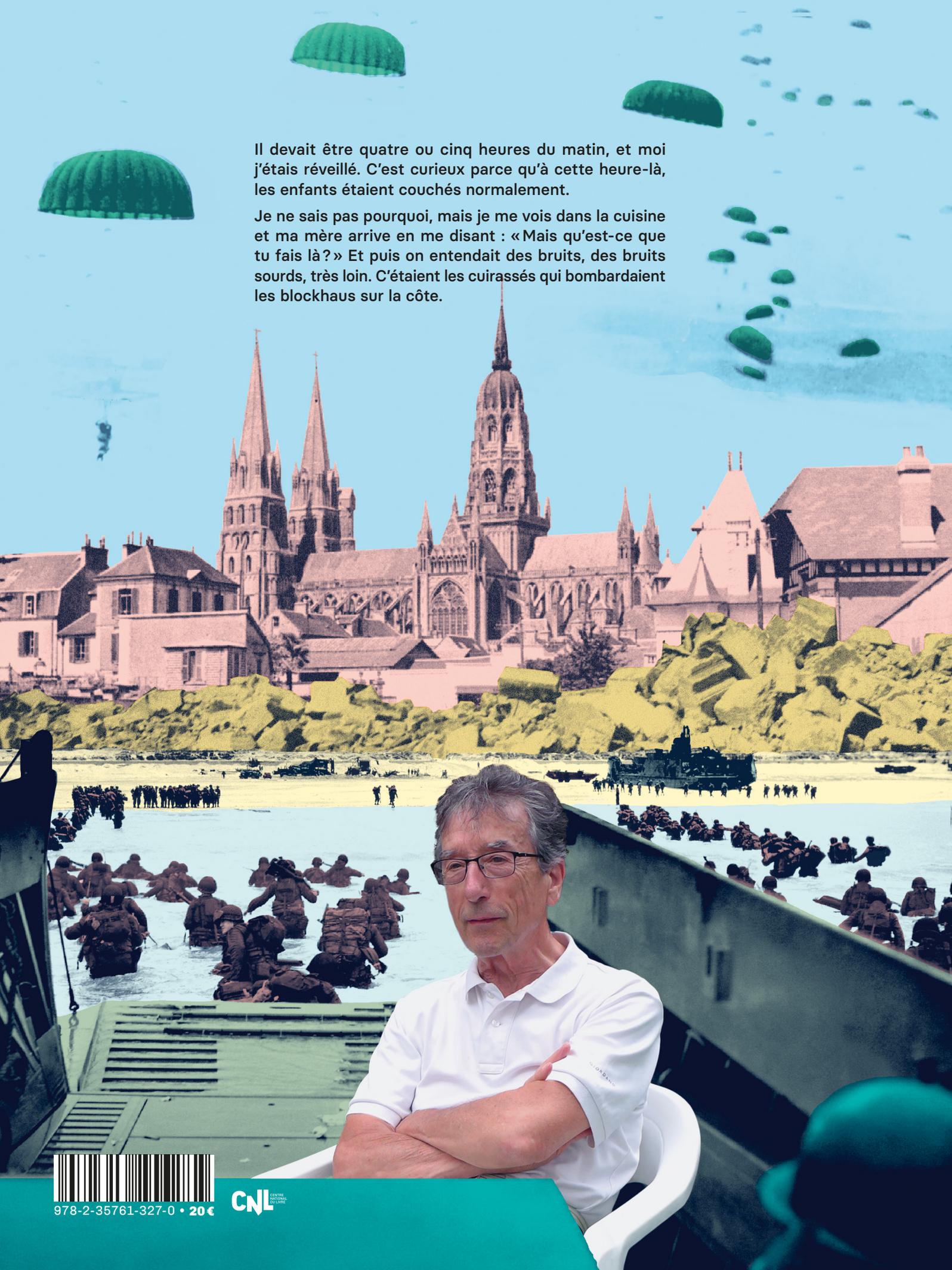
Maquette : Guillaume Heurtault

Relecture : Nicole Augereau

Polices de caractères : Basier et Parking (Atipo foundry)

Achévé d'imprimer en avril 2022 par Polygraf Print (Slovaquie)

Éditions FLBLB 11 rue Marcel Paul, 86000 POITIERS - 05 49 00 40 96 - [www.flblb.com](http://www.flblb.com)



Il devait être quatre ou cinq heures du matin, et moi j'étais réveillé. C'est curieux parce qu'à cette heure-là, les enfants étaient couchés normalement.

Je ne sais pas pourquoi, mais je me vois dans la cuisine et ma mère arrive en me disant : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? » Et puis on entendait des bruits, des bruits sourds, très loin. C'étaient les cuirassés qui bombardaient les blockhaus sur la côte.



978-2-35761-327-0 • 20 €

**CNL**  
CENTRE NATIONAL  
DU LIVRE